

L'invention d'un genre philosophique. Réflexions à propos des *Pensées diverses sur la Comète* de Pierre Bayle

Tamás CSABAI

L'ouvrage en deux volumes intitulé *Pensées diverses sur la Comète*, paru pour la première fois en 1682, s'insère dans une tradition thématique que nous qualifions provisoirement, et un peu grossièrement, de littérature pamphlétaire. Ouvrage d'occasion, il prend comme point de départ l'apparition d'une comète en 1680 qui sert de prétexte à l'auteur pour présenter ses pensées et ses sentiments sur la superstition et la fausse religiosité. Texte argumentatif, il apporte des faits et des suppositions à l'aide desquels il confronte des opinions des uns à celles des autres dans le rythme d'un mouvement dialectique. Bayle semble être dominé par une seule passion : celle de la vérité. Pour y arriver, il ne se préoccupe aucunement de la linéarité : les « pensées » se suivent, comme autant de fragments de récits paradigmatiques pour appuyer la thèse du philosophe.

En revanche, nous pouvons remarquer dans ce discours « factuel » certaines interventions artistiques qui changent quelque peu l'organisation du texte. Or, la représentation satirique, propre à la littérature critique des Lumières, n'est autre, à première vue, qu'un groupement des faits ou, s'agissant d'idées, des coups et des contre-coups. Une pure opération technique donc de la part de l'auteur, pense-t-on, qui met en avant les phénomènes comiques en eux-mêmes – c'est-à-dire qui seraient tels sans cette contribution du caricaturiste –, les rendant ainsi plus ridicules. Mais dès que nous remontons à la théorie du *mode de représentation satirique*¹, nous nous rendons compte du fait que l'essence de la *satirique* consiste justement en ce qu'il ne peut être appliqué qu'à la représentation – contrairement au *comique* qui peut absorber et les personnes et les situations avec leur représentation –, car la chose mise en scène en elle-même est tout au plus grotesque ou absurde. Le satirique fait envisager ici la grandeur des prétentions de la religion dominante et la petitesse de la réalité :

Il ne faut pas aller si loin pour trouver ce que nous cherchons : car n'a-t-on pas vu notre Occident parmi les lumières du Christianisme tout infatué d'horoscopes pendant plusieurs siècles ? Albert le Grand, évêque de Ratisbonne, le cardinal d'Ailly, et quelques autres n'ont-ils pas eu la témérité de faire l'horoscope de Jésus Christ, et de dire que les aspects des planètes lui promettaient toutes les merveilles qui ont éclaté en sa personne : ce qui est visiblement faux, puisque les vertus et les miracles du fils de Dieu sont d'un ordre tout à fait surnaturel ? N'ont-ils pas fait l'horoscope non seulement des fausses religions, mais aussi de la religion chrétienne, et jugé de la destinée de chacune par la qualité de sa planète dominante ? Car ils ont distribué les planètes aux religions. Le soleil est échu à la religion chrétienne, et c'est pour cela que nous avons le dimanche en singulière

¹ Cf. GENETTE, Gérard, *Introduction à l'architexte*, Paris, Seuil, 1979, chap. IX-X.

recommandation ; que la ville de Rome est ville solaire et ville sainte ; et que les cardinaux qui y résident, sont habillés de rouge qui est la couleur du soleil².

Voilà d'où vient le constat « scandaleux » de Bayle : même l'athéisme absolu vaut mieux que cette idolâtrie chrétienne. C'est la vraie cible de son offensive. Cependant ce n'est pas contre l'innocente faiblesse humaine ou la dévotion sincère que l'auteur utilise le satirique, mais contre l'hypocrisie des puissants religieux qu'il juge dangereuse pour toute la société. Cette effervescence sarcastique des passions incite le lecteur à la collaboration pour anéantir le mal.

Notons à la fois que les fameux paradoxes de Bayle entrent, eux aussi, au service du satirique. En voici un exemple :

Je ne puis assez m'étonner qu'on dit que l'athéisme est une impiété : cela se devrait dire de la superstition, et non pas de l'athéisme... Pour moi, j'aimerais bien mieux que tous les hommes du monde dississent que jamais Plutarque n'a été, que s'ils disaient, Plutarque est un homme inconstant, léger, colérique qui se ressent des moindres offenses qui se met en mauvais humeur pour rien, qui se fâche...³

L'histoire de la poétique ne manque pas de démontrer que la représentation satirique trouve ses racines dans les genres dithyrambiques. Tandis que l'ode chante le majestueux et le noble, le satirique trouve son objet dans le vilain et le vulgaire. En ce sens, le satirique se présente comme une « anti-ode ». Nous pouvons faire ici la même comparaison qu'Aristote concernant la tragédie et la comédie. Et la distance entre les deux pôles est beaucoup moins perceptible dans le cas de celles-là – un fait de la poétique que l'exemple de tant d'odes satiriques prouve. L'harmonie entre les éléments célestes et terrestres se dissolvant, la vision du monde devient la proie à la subjectivation. L'éloge, l'élévation se mêlent parfois avec une humeur élégiaque ou satirique.

Cette transition étrange se révèle bien à partir des interprétations possibles des *Pensées diverses*. La philologie considère généralement ce traité comme une critique de la religion *par excellence*, et le met à la tête d'une tradition qui voit sa continuation dans les attaques ouvertes du siècle de Voltaire. Mais – comme Walter Rex le démontre – la postérité l'a trop considéré dans la lignée des œuvres critiques des Lumières, bien que de nombreuses preuves semblent vérifier que le livre devrait être interprété en s'appuyant sur l'habitude controversée de la Réforme⁴. En censurant la thèse catholique d'ancienneté comme critère d'authenticité et, du même coup, en proposant implicitement l'exégèse méticuleuse des Écritures ; en ridiculisant l'illusion des coutumes superstitieuses de l'Église Romaine face à l'espérance protestante de la justification par la foi, Bayle fait l'apologie de la foi réformée. « Poétiquement parlant », Bayle aurait eu l'intention implicite de « *poiein* » une « ode du Dieu des Réformés », mais – puisqu'il a trouvé trop

² Cf. BAYLE, Pierre, *Pensées diverses sur la comète*, Paris, Droz, 1939, section XX.

³ *Ibid.*, section CXV.

⁴ Voir REX, Walter, *Essays on Pierre Bayle and Religious Controversy*, The Hague, Martinus Nijhoff, 1965, p. 40-43.

d'empêchements sur son chemin, trop de nuages ténébreux au milieu du vol hymnique, et caressait en lui-même une vision tragique du monde – il a fini par écrire « un traité satirique de l'immoralité du catholicisme ». (Notons cependant qu'il n'a pas fait preuve de partialité car il a protesté de la même manière contre ses propres coreligionnaires chaque fois qu'il les avait surpris en train de se plonger dans les mêmes œuvres immorales.)

A l'égard de la *Lettre des Comètes*, il faut vous dire que toutes les particularités des lieux, des entretiens, des personnages nommés et désignés sont de petites adresses pour divertir davantage les lecteurs : je vous dis cecy confidemment ; car pour tenir le lecteur plus agréablement attaché, il faut lui laisser penser que les circonstances sont véritables, ce qui est si nécessaire que dans la lecture des Romans, on n'aurait presque nul plaisir, si la vraisemblance bien gardée n'empêchait le Lecteur de faire réflexion que ce sont de pures fables... Ceci sert d'éclaircissement à plusieurs endroits de la Lettre et vous délivrera de la peine d'imaginer cent choses et de chercher des voies d'application. Il n'y a dans tout cela d'autres dessein que celui de varier les matières et de faire un beau spectacle aux yeux du Lecteur⁵.

Dans la lettre adressée à son frère, l'auteur se réfère à ce qui deviendra les *Pensées*. Son texte qu'il mentionne encore sous le titre de *Lettre*, évoque un autre genre, possédant de plusieurs traits similaires. En même temps, ce fragment de lettre nous apporte le témoignage de la préoccupation consciente de l'auteur d'apporter de la fictionnalité à son ouvrage⁶. Il nous en donne la raison : cette caractéristique du texte provoque plus de tension chez le lecteur. L'attention du lecteur est donc excitée par la fictionnalité d'une œuvre essentiellement didactique ou rhétorique dans laquelle « les particularités des lieux, des entretiens, des personnages nommés et désignés ». L'anonymat joue également un rôle à cacher l'auteur et souligner le caractère fictionnel du texte, elle n'est donc pas un simple masque pour cacher l'auteur devant la censure, mais aussi devant le public.

Il est notoire que l'anonymat a produit beaucoup d'imitateurs dans ce type de littérature. Nous pouvons mentionner Pascal avec ses *Lettres écrites à un Provincial* et Montesquieu avec ses *Lettres persanes*, avec la différence non négligeable que dans ces ouvrages, publiés anonymement, malgré le fait que les idées y jouent un aussi grand rôle que chez Bayle, la fictionnalité détient effectivement une position dominante.

Nous attribuerons également une importance au caractère fictif du « *je-narratif* » dans le texte de Bayle. Selon les remarques des commentateurs, « il prend le style d'un Catholique Romain »⁷. Grâce à cet intermédiaire organisateur, il ne

⁵ Lettre de Pierre Bayle à son frère aîné, datée du 6 janvier 1684, et citée par A. PRAT, in BAYLE, Pierre, *Pensées diverses sur la comète*, Paris, Droz, 1939, p. XVII.

⁶ « Une page de Michelet ou de Démosthène [...] est, pour certains lecteurs, un incontestable objet esthétique, mais le terme d'œuvre d'art, dont la définition implique en outre une intention esthétique, ne s'y applique pas littéralement, mais dans un sens large et quelque peu métaphorique... ». Cf. GENETTE, Gérard, *Fiction et diction*, Paris, Seuil, 1991, p. 39.

⁷ Voir l'introduction d'A. Prat in BAYLE, p. 29.

peut pas lâcher la bride à ses passions controversistes : il doit parler au nom d'un « *je-imaginaire* ». Le « *je-réel* » ne se manifeste pas librement. Il doit adoucir ses propos. Cette contrainte volontaire lui donne l'occasion d'équilibrer entre les invectives qu'il adresse aux deux côtés adversaires, et de constituer une contre-balance de la distanciation auctoriale que véhicule le mode de représentation satirique. En voici un exemple :

Je m'en vais vous dire une chose, qui vous convaincra plus que tout le reste, que l'entêtement des présages s'est enraciné d'une façon étrange dans l'esprit des Peuples Chrétiens. Chacun sait la révolution que les affaires de l'Église souffrirent dans le dernier siècle, et la guerre sans miséricorde que les Protestants déclarèrent à tout ce qu'ils appelaient les superstitions de la Papauté. Les calvinistes se signalèrent sur tous les autres dans cette guerre, et ne pardonnèrent à rien qui leur semblait superstitieux. Mais avec tout cela, ils ne touchèrent point à la superstition des présages ; ils en sont aussi infatuez que nous, et leurs Auteurs en sont, tout pleins⁸.

Il n'est pas sans intérêt de nous rendre compte du parallèle de l'anonymat entre les trois ouvrages mentionnés ci-dessus. L'anonymat constitue plus qu'une simple clandestinité des auteurs pour éviter les vexations. Ces auteurs anonymes tiennent un masque, et de cette façon, un double miroir au-devant du lecteur qui doit se tenir respectivement à la place d'un particulier naïf dans les *Lettres Provinciales*, et à celle d'un personnage oriental dans les *Lettres Persanes*. L'anonymat modifie donc le sens du texte, et l'ambiguïté de cet « agent modificateur » explique quelque peu les malentendus dont les *Pensées diverses* ont toujours souffert.

En guise de conclusion, nous pouvons dire que, profitant de la coïncidence des sphères artistique et scientifique (encore évidentes à l'époque des Lumières), l'auteur d'un essai, d'une « lettre philosophique » ou des « pensées » pouvait aussi puiser abondamment dans l'outillage poétique. Alors, la coopération de la fonction pragmatique et des ressources poétiques du langage assurait à l'ouvrage un rôle plus intensif dans l'encadrement socio-culturel. Autrement dit, cette coopération ouvrait la voie vers un public plus large, préférant sans doute les textes fictionnels, mais pour lequel les écrits argumentatifs comportaient malgré tout moins d'éléments étrangers qu'on ne le pense aujourd'hui. Ceci amène naturellement la réflexion sur le genre des *lettres philosophiques* à un constat selon lequel ce genre ne devrait guère être conçu en tant que genre pur.

De nombreux rhétoriciens et essayistes sont reconnaissants devant l'instance du langage poétique – au sens large du terme. Le rhéteur puise, lui aussi, dans la « poésie », et cette coopération de la fonction pragmatique et des ressources poétiques du langage assure à l'ouvrage un rôle plus intensif dans l'encadrement socio-culturel. La coïncidence des sphères artistiques et scientifiques était évidente jusqu'à l'âge des Lumières, bien que les poétiques classiques ne l'admettent pas

⁸ BAYLE, section XCIII.

dans leur canon. Or, autant il n'y a pas de genres purs, sinon des genres transitoires, autant nous n'avons aucun titre à expulser la littérature essentielle du domaine des genres rhétorico-didactiques. Ces derniers ont beau tenter de se dégager de l'étreinte de la littérature, ils ne peuvent pas s'en passer.

Toutefois, de nouvelles difficultés surgissent, sous la forme d'une question pour terminer. Si nous approuvons le constat de Roman Jakobson selon lequel « toute tentative de réduire la sphère de la fonction poétique à la poésie, ou de confiner la poésie à la fonction poétique, n'aboutirait qu'à une simplification excessive et trompeuse »⁹. Le genre souple et vivant des *Pensées sur la Comète* démontre aussi que l'utilité d'une poétique normative peut être fortement mise en doute.

⁹ JAKOBSON, Roman, *Linguistique et poétique. Essais de linguistique générale*, Paris, Minuit, 1963, p. 218.